

Patrick Galais /en longeant les choses /2004, par Yannick Vigouroux, historien.

En longeant les choses, un road-movie photographique à la française, accompli avec cette mythique et sympathique bicyclette, à laquelle nous nous identifions tant dans ce pays : du facteur de Jaques Tati au Tour de France, ce moyen de locomotion évoque aussi dans notre mémoire des images lumineuses d'après-midi d'été, la transparence de fragments d'enfance où le paysage défile lentement.

Ce voyage en images fixes est par ailleurs référencé à des signes vernaculaires hérités de la photographie et du cinéma américain qui font désormais partie du lexique visuel classique de tout photographe. Patrick Galais a donc accompli avec son vélo, un vieil appareil 6 x 6 cm dans les mains, ayant appartenu à son Grand-Père, pas moins 2 400 Km à travers la France ! Goût du défi, de l'exploit sportif? Peut-être.

Mais là n'est pas le plus important. La bicyclette, substituée au trépied, loin de constituer simplement un moyen de locomotion plutôt inhabituel c'est vrai pour un photographe, que l'on imagine plus volontiers avaler des kilomètres de bitumes avec sa voiture, dans la tradition de la Beat Generation, est devenue une partie constitutive du boîtier.

Et Patrick Galais a décidé de ralentir le rythme du voyage visuel, modifiant ainsi la relation à l'espace et au temps habituellement traversés et figés, désagrégés/fixés dans un flou paradoxal.

«To shoot pictures. Taking pictures is an act in time, in which something is snapped out of its own time and transferred into a different kind of duration» le rappelle très justement Wim Wenders. Et accomplir cela avec un véhicule, l'un des plus lents en l'occurrence, implique une relation à la durée extrêmement physique (le moteur en est la force corporelle, les jambes de l'homme, bien plus que la technique et surtout pas la technologie) et une transcription de celle-ci très particulière. Un étirement extrême du trajet ponctué d'instantanés. Photographier avec son corps hybridé avec une machine simple et archaïque, la bicyclette, les muscles, le regard, et le boîtier de Galais ne font plus qu'un.

Il y a quelque chose de doucement intemporel et distant, respectueux face à ce paysage «longé», où l'on ne fait que passer, sans jamais y entrer véritablement, dans une vision en mouvement. Cela ressemble à un cinéma muet où tout signe distinctif aurait été gommé. On songe bien sûr souvent aux façades photographiées à la chambre grand format par Walker Evans dans les années 1930 (et plus récemment à William Eggleston par exemple) ; citation du photographe américain sinon hommage ? Peu importe, la référence iconographique semble aussi évidente que mise à distance dans le même mouvement lent. Les bâtiments, étrangement inoccupés évoquent des façades trompeuses de cinéma qui dissimuleraient un espace vide.

Pas de personnages : les hôtels récurrents semblent sortis d'un film des années 1950, ressemblent à des décors abandonnés. La manière de photographe de Patrick Galais est l'antithèse absolue du regard du paparazzo usant du téléobjectif, même s'il est comme celui de ces voleurs d'images fuyant. Le contraire aussi de l'image à sensation, au profit d'une image-sensation, pour reprendre les expressions de Serge Tisseron .

Si elles produisent un sentiment paradoxal de netteté, tant la scène est piquée au centre, ces vieilles optiques procurent à l'inverse une impression de douceur, de réel doucement nimbé voire grillé par la lumière qui, du fait du manque détachéité du dos de l'appareil, ronge parfois les bords de la scène.

Faisant semblant de seulement longer les choses et de ne pas entrer dans le vif du sujet, Galais aborde en réalité frontalement, l'air de rien, les questions fondamentales de l'enregistrement du temps et de l'espace en photographie. Avec la sereine désinvolture du flâneur, là où d'autres consacrent des essais parfois abscons à cette problématique, il préfère se promener à bicyclette dans un temps ralenti et dans l'espace photographique étiré.

Yannick Vigouroux, mars 2005.

